

Johan Storm et la France

Per Buvik

Introduction

Cet article portera sur le premier vrai romaniste de Norvège, Johan Fredrik Breda Storm. Né en 1836, il fut nommé en 1874, à l'âge de 38 ans, professeur titulaire d'une chaire de philologie romane et anglaise à l'Université de Christiania (Oslo depuis 1925)¹. Ce qui m'occupera surtout, ce sont ses idées sur la France, les Français et leur langue.

Comme chercheur dans le domaine français, Storm consacra deux tomes au français oral, traduits dans plusieurs langues et utilisés dans l'enseignement du français dans plusieurs pays (Storm 1887 ; Storm 1897). À la fin de sa carrière, il se voua à l'étude de la syntaxe française, dont résulta un grand ouvrage en trois tomes (Storm 1911 ; Storm 1914 ; Storm 1919).

En tant qu'angliciste, il publia un livre majeur sur la philologie anglaise (Storm 1879), traduit en allemand deux ans après, puis réédité dans une deuxième édition remaniée (Storm 1892). C'est un travail qualifié de novateur et de décisif par le grand linguiste danois Otto Jespersen, auteur, entre autres, de *The Philosophy of Grammar* (Jespersen 1924).

Storm publia également des travaux en philologie nordique. En particulier, il est connu pour sa transcription phonétique, élaborée pour l'étude des dialectes norvégiens (Storm 1884). On lui doit aussi un travail sur le ton dans les langues scandinaves (Storm 1874 a). Il participa, par ailleurs, au vif débat, largement politique, concernant la situation linguistique en Norvège à la fin du XIXe siècle, y prenant une position conservatrice à l'égard de la question de norvégisation de la langue écrite par rapport au danois (Storm 1896 ; Storm 1898).

Or ce ne sont pas les recherches de Storm qui m'occuperont ici², mais un petit livre qu'il publia à la suite de ses séjours d'études en France, en Italie et en Espagne, de l'hiver 1869 à l'été 1870 : *De romanske Sprog og Folk. Skildringer fra en Studiereise med offentlig Stipendium (Les Langues et les peuples romans. Récits d'un voyage d'études avec une bourse publique)* (Storm 1871)³. Ce livre en dit long sur la personne systématique et ambitieuse qu'il

était en jeune philologue, et en particulier sur ses idées concernant les trois pays en question et le caractère de leurs peuples.

Dans le présent contexte, qui impose la limitation, c'est, comme annoncé, la conception qu'a Johan Storm de la France, des Français et de leur langue qui retiendra mon attention. J'insisterai surtout sur son ambivalence, qui le fait osciller entre idéalisation et critique. Il me paraît particulièrement intéressant de voir comment il fait rivaliser la France et l'Allemagne dans le domaine de la philologie. La guerre franco-allemande était imminente, mais il n'y a, dans le livre de Storm, aucune mention ni de Napoléon III, ni de Bismarck. Visiblement, nous avons affaire à un jeune homme totalement absorbé par son travail scientifique.

L'ayant appelé le premier vrai romaniste de Norvège, je voudrais commencer par le situer brièvement dans l'histoire de la philologie romane, et surtout française, dans son pays, en me limitant à des présentations succinctes de ses prédécesseurs et de ses successeurs jusqu'aux années 1960.

Les premiers professeurs de français à l'Université d'Oslo⁴

En 1811, trois ans avant la dissolution de l'Union dano-norvégienne, le roi Frédéric décida que la Norvège aurait sa propre université, et en 1815, deux ans après l'ouverture de ses portes, la langue française fut incluse parmi les disciplines enseignées à *Det Kongelige Frederiks Universitet* (l'Université Royale de Frédéric).

Il semble cependant que l'on eût quelque problème à trouver un professeur norvégien compétent, puisque le premier à enseigner la langue des Lumières dans notre jeune université fut le Français Mathurin René Orry, maître-assistant⁵ en 1815 et professeur de 1816 à 1822⁶. Sa compétence était pourtant très contestable, voire ouvertement contestée. En effet, loin d'être un philologue ou un pédagogue de haut niveau, il était surtout un homme d'affaires, et plus précisément un marchand de vêtements.

Lui succéda le Norvégien John Andreas Messel, maître-assistant d'anglais et d'italien de 1822 à 1825, et également de français de 1825 à 1834, année où il fut nommé professeur titulaire d'une chaire d'anglais, d'italien et de français⁷, qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1850 sans avoir fait preuve d'aucun intérêt pour la recherche.

En 1851, Carl Richard Unger, lui aussi Norvégien, fut nommé maître-assistant de philologie germanique et romane, puis, en 1862, professeur titulaire dans ces deux domaines⁸. Ayant largement privilégié la philologie germanique, et notamment nordique, il n'a pourtant laissé aucun travail scientifique en philologie romane. On lui doit surtout des éditions savantes de textes norrois.

Bien qu'Unger ne démissionnât de sa chaire qu'en 1897, à l'âge de 80 ans, Johan Storm fut donc nommé professeur de philologie romane à ses côtés en 1874, dans une chaire qui devait également couvrir la philologie anglaise⁹.

Le premier professeur norvégien à se consacrer entièrement à l'étude de la langue et de la littérature françaises fut Eilert Løseth, né en 1858, maître de conférences de littératures romanes en 1895, également maître-assistant de français en 1897, et professeur de philologie romane de 1913 à 1928¹⁰. Il est connu pour des travaux érudits sur la littérature française du Moyen Âge (plus spécifiquement sur le roman de Tristan) (Løseth 1888 ; Løseth 1890) et sur la syntaxe française. On lui doit également deux dictionnaires : *Fransk – norsk ordbok* (*Dictionnaire français – norvégien*) (avec Johan Skougaard) (1921) et *Norsk – fransk ordbok* (*Dictionnaire norvégien – français*) (1936-40).

Lui succéda Peter Rokseth, né en 1891 et nommé professeur de philologie romane en 1929. Il est célèbre dans son pays pour sa thèse sur la tragédie de Corneille, inspirée de la pensée de Benedetto Croce et ayant un aspect de manifeste théorique dirigé contre l'orientation lansonienne prédominante dans les recherches littéraires en Norvège à l'époque (Rokseth 1928). Or, outre sa thèse et des conférences, des cours et des articles littéraires (voir Rokseth 1953 ; Rokseth 1992), il publia aussi une étude sur la « Terminologie de la culture des céréales à Majorque » (Rokseth 1923), ainsi que quelques autres travaux en philologie romane. La carrière de Rokseth fut interrompue par sa mort précoce en 1945, à l'âge de 54 ans.

Après lui, la chaire de philologie romane à l'Université d'Oslo, occupée de 1946 à 1963 par Hans Vogt, linguiste connu (Vogt 1936), fut doublée d'une chaire d'histoire littéraire de l'Europe, en particulier de littérature française, détenue de 1948 à 1963 par Kåre Foss¹¹, qui était surtout un historien des idées et qui, avant sa nomination comme professeur, n'avait publié que deux articles concernant l'histoire littéraire et l'histoire des idées de la France (Foss 1928 ; Foss 1935).

Le romaniste Leiv Flydal (né en 1904) succéda à Hans Vogt (quelques mots à son sujet plus bas). Asbjørn Aarnes (né en 1923), avec une thèse sur Nerval (Aarnes 1957), succéda à Kåre Foss.

On peut constater, avec ou sans regret, qu'avec Peter Rokseth fut abandonnée la philologie comme unité des études de la langue, de la littérature et de la civilisation, en faveur de la linguistique, d'une part, et de la recherche littéraire, d'autre part. Cette scission ne resta pas absolue, cependant, comme Leiv Flydal s'intéressait aussi à la stylistique (Flydal 1952), et

puisque son successeur Helge Nordahl (né en 1927), outre ses travaux linguistiques et philologiques (entre autres Nordahl 1969), contribua largement, par ses traductions et ses introductions, à la propagation de la littérature française du Moyen Âge en Norvège, entre autres *La Chanson de Roland* et des œuvres de Chrétien de Troyes, de Guillaume de Lorris et de Marie de France.

Dans le contexte de la présente publication en l'honneur de Kjersti Fløttum, il me semble intéressant aussi de mentionner les pionniers de la philologie romane à l'Université de Bergen, fondée en 1946.

Les premiers professeurs de français à l'Université de Bergen

Le premier à occuper une chaire de philologie romane à l'Université de Bergen fut Arne-Johan Henrichsen (né en 1918), nommé professeur en 1956, après avoir soutenu une thèse sur la syntaxe de l'ancien occitan qui fit autorité (Henrichsen 1953). Également président de son université (de 1972 à 1977), et engagé dans la politique nationale de recherche, il détint sa chaire jusqu'à sa retraite en 1988.

Comme à l'Université d'Oslo, la chaire de philologie romane fut doublée d'une chaire d'histoire littéraire de l'Europe, en particulier de littérature française, dont le premier titulaire fut, en 1961, Hans Tandberg Aaraas (né en 1919), spécialiste de Bernanos (Aaraas 1959)¹².

Lars Otto Grundt (né en 1918), diplômé de l'École Nationale des Chartes à Paris, fut nommé, en 1973, titulaire d'une chaire de philologie française¹³. Jusque là, il avait été, durant plusieurs années, maître-assistant de français à l'Université de Bergen et, pour une courte période, professeur à l'École des hautes études commerciales de Norvège. Connu depuis pour son *Grand dictionnaire norvégien – français* (Grundt 1991), il avait publié des études importantes sur l'adjectif invarié en français (Grundt 1972).

À côté des professeurs Henrichsen et Grundt, tous deux spécialistes de français, Kolbjørn Blücher (né en 1933) fut nommé maître de conférences de philologie romane en 1970, puis professeur dans ce même domaine en 1985, avec la responsabilité des études italiennes (il est connu, entre autres, pour Blücher 1971).

Ce n'est qu'avec la promotion de Kjersti Fløttum au rang de professeur, en 1995, que l'appellation de linguistique s'est substituée à celle de philologie dans le Département des langues romanes de l'Université de Bergen, sa discipline étant dénommée linguistique française.

Le premier romaniste à l'École des hautes études commerciales de Norvège

Le français trouva également sa place à l'École des hautes études commerciales de Norvège, fondée à Bergen en 1936. Leiv Flydal, mentionné plus haut, y fut maître-assistant de français de 1936 à 1947, maître de conférences de philologie romane de 1947 à 1955, puis professeur dans ce même domaine jusqu'à 1963, année où il fut nommé professeur de philologie romane à l'Université d'Oslo. Il est connu pour des travaux linguistiques de haute qualité (Flydal 1943 ; Flydal 1989), et plusieurs témoignages attestent encore son don pédagogique (Tømmerbakke 1994, 25). Le célèbre romancier Agnar Mykle, ancien étudiant de l'École des hautes études commerciales, fut parmi ceux dont il éveilla l'enthousiasme pour la langue et la littérature françaises. Ask Burlefot, le héros du roman de scandale de Mykle intitulé *Sangen om den røde rubin* (*Le Chant du rubis rouge*), sans le nommer, lui est surtout reconnaissant pour ses cours sur *Le Cid* de Corneille (Mykle 1957, 65-66 ; 83-84).

Un voyage linguistique et culturel

En 1868, Johan Storm, pour revenir enfin à lui, était professeur au lycée Aars og Voss à Christiania, ce qui ne l'empêcha d'obtenir une bourse publique (*offentligt Stipendium*) pour entreprendre un voyage d'études dans les trois principaux pays romans. L'épithète *offentligt* (*publique*) veut sans doute dire « de l'Université », ou plus précisément du parlement norvégien (Stortinget). La somme considérable dont il doit s'agir, puisqu'elle était censée suffire à un voyage d'un an et demi, témoigne bien de la haute estime académique dont jouissait déjà Storm, et surtout de l'espoir que nourrissait le monde universitaire d'avoir en lui un futur professeur titulaire d'une des chaires d'orientation européenne auxquelles il semblait attacher bien de l'importance. Et Storm, ayant satisfait les attentes qu'il avait suscitées, fut donc nommé professeur de philologie romane et anglaise peu après son long voyage. La même année, il publia aussi un résultat scientifique de ses séjours dans les pays romans, un article sur les voyelles atones du latin, des dialectes italiques et de l'italien (Storm 1974 b).

Son petit livre intitulé *De romanske Sprog og Folk* (*Les Langues et les peuples romans*) n'a pourtant aucune prétention scientifique, étant originellement conçu comme un rapport (*Indberetning*). Dans sa préface, Storm souligne qu'il s'adresse à un public cultivé général.

Français vs. Allemands et l'importance de Gaston Paris

D'emblée, il adhère, sans s'y référer explicitement, aux idées de Montesquieu et de Herder selon lesquelles chaque peuple a son caractère propre, lié aux conditions climatiques pour le penseur français et à l'histoire, à la culture, à la langue, voire au sol pour le penseur allemand. Storm soutient même que chaque peuple est dominé par un tempérament particulier. Ainsi, les peuples romans seraient d'après lui sanguins et colériques, alors que les peuples germaniques seraient mélancoliques et flegmatiques (Storm 1871, 8). Le contraste entre les Français et les Allemands est une idée récurrente chez Storm, dont le jugement à leur égard n'en est pas moins nuancé, parfois même contradictoire.

Il commence par louer la politesse, la chaleur, le caractère passionnel et la spiritualité des Français, en dépréciant la froideur, la pédanterie et la méticulosité sans esprit des Allemands. En même temps, cependant, et surtout à propos de la philologie romane, il reproche aux Français une certaine superficialité, en acclamant le sérieux et la démarche méthodique des Allemands. Choqué par l'ignorance française de tout ce qui n'est pas français, il considère comme médiocre la conduite scientifique des Français, qu'il explique aussi, en partie, par le fait que les étudiants ne sont traités qu'en écoliers et que leur acquisition des savoirs est peu systématique et demande peu d'énergie et de créativité personnelles (Storm 1871, 6). Storm critique sévèrement la formation philologique telle qu'il l'a observée à Paris. Surtout, il s'étonne que les chercheurs et les pédagogues français ne tiennent pas davantage compte de la *Textkritik*, cette spécialité très développée en Allemagne, en philologie romane comme en philologie classique. Il déplore que dans l'enseignement du latin en France, on ne distingue même pas clairement entre le latin classique et le latin ecclésiastique. De l'autre côté, il loue les érudits français pour leur habileté à communiquer leurs connaissances et leurs idées, alors que leurs homologues allemands sont souvent trop lourds et trop préoccupés par des détails peu importants (Storm 1871, 6-7).

Pour illustrer cette opposition, Storm renvoie à Franz Bopp et à Michel Bréal. Bopp, professeur à Berlin depuis 1821, fut un pionnier dans les études de l'indo-européen, avec sa *Vergleichende Grammatik* en six tomes (1833 – 1852). Bréal, professeur au Collège de France à partir de 1866, ayant étudié le sanskrit auprès de Bopp, publia une traduction française de cette œuvre monumentale entre 1866 et 1874, sous le titre *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, avec des introductions essentielles. Johan Storm cite « un scientifique d'un certain âge » affirmant que l'œuvre de Bopp avait tant gagné en clarté et lisibilité par la traduction de Bréal que les Allemands avaient trouvé opportun de retraduire en

allemand la version améliorée de l'érudit français. En même temps, Storm affirme que Bopp était « connu en Allemagne pour sa 'lichtvolle Darstellung' » [sa « représentation brillante »]. Mais cela ne diminue nullement, à ses yeux, le mérite de Bréal, dont il tient la traduction pour « excellente » (*fortræffelig*) (Storm 1871, 8).

Ce que Storm ne dit pas, et ce qui gênerait peut-être un peu l'antithèse qu'il veut établir entre Français et Allemands, c'est que Franz Bopp, en 1812, au début de sa carrière, était allé à Paris pour faire des recherches en vue de son premier travail fondamental : *Über das Konjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache* (1816). Dans la capitale française, il étudia sous Antoine-Léonard de Chézy, indologue titulaire au Collège de France, depuis 1814, de la première chaire de sanskrit en Europe. Bopp y étudia également sous Sylvestre de Sacy, un des fondateurs des recherches systématiques sur les langues orientales, spécialiste d'arabe et professeur de persan au Collège de France à partir de 1806.

Storm ne cache pas, d'ailleurs, son admiration pour des chercheurs français élus, parmi lesquels il fait un éloge particulier du grand lexicographe Émile Littré (né en 1801) et de l'éminent spécialiste de la langue et de la littérature françaises du Moyen Âge Gaston Paris (né en 1839). Storm ne manque pas de souligner que Gaston Paris avait étudié la philologie romane à Bonn, auprès du professeur Friedrich Christian Diez (né en 1794). C'est là, selon Storm, une des raisons pour lesquelles Gaston Paris savait si bien unir la ferveur française et la profondeur allemande (Storm 1871, 10). Storm prit un grand plaisir à assister à son cours magistral, à la Sorbonne, sur l'évolution phonétique de la langue française, et se dit choqué que cet érudit de premier plan, connu dans le monde académique international pour plusieurs œuvres remarquables, ne touchât qu'une rémunération ridiculement basse. Storm, qui entretenait des rapports proches avec lui, écrit qu'il attendait avec impatience son *Histoire de la langue française*, parue en 1887 seulement, sous le titre plus complet d'*Histoire de la langue et de la littérature françaises au Moyen Âge*. Storm va jusqu'à qualifier de géniales les conférences de Gaston Paris sur ce sujet (Storm 1871, 11).

C'est d'ailleurs grâce à lui que Storm eut également accès à l'École pratique des hautes études, fondée en 1868. Il eut même l'occasion d'y présenter quelques travaux sur l'étymologie dans les langues romanes.

Il fut aussi admis à l'École des Chartes, où Gaston Paris avait reçu sa formation de médiéviste et avec laquelle il restait en relation professionnelle. Storm y participa à l'étude des diplômes du Moyen Âge et y assista à l'enseignement du provençal, qu'il trouva cependant trop élémentaire pour lui être utile. Le responsable en était le romaniste François

Guessard, qui se contentait de commenter la lecture, la traduction et l'interprétation des textes par « les élèves » (Storm 1871, 11).

Dans les bibliothèques

En général, Johan Storm est assez ambivalent devant la réalité française, qu'il s'agisse des gens ou de la vie académique, qui suscitent son enthousiasme aussi bien que sa désapprobation. Étant un homme des bibliothèques, il est, par exemple, frustré par le manque de publications nouvelles, notamment étrangères, dans le domaine philologique et linguistique, et il s'irrite des formalités restrictives qui compliquent son travail dans les archives, voire les consultations et les emprunts. Mais là aussi, il y avait des exceptions. S'il se plaint des conditions de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, il applaudit celles de la bibliothèque de l'École des hautes études, où, grâce à Gaston Paris, la linguistique et la philologie romane étaient bien représentées, ce qui lui permettait d'y travailler et d'y élaborer de « petites études » (Storm 1871, 12). À la Sorbonne comme à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, l'ignorance de la langue allemande parmi les bibliothécaires le gênait, alors qu'à la bibliothèque de l'École des Chartes, c'était surtout le bruit des « jeunes élèves » qui le perturbait.

À la Bibliothèque impériale, l'ultérieure Bibliothèque Nationale de France, le plus déplaisant lui était les formalités, qu'il décrit en détail :

Il faut maintenant préciser quel livre on désire emprunter en indiquant le titre complet, et si l'on désire en emprunter plusieurs, il faut en noter le titre de chacun sur des schémas disponibles, en y ajoutant le numéro de la place que l'on a choisie. Cela dure souvent longtemps avant qu'on ne puisse recevoir les livres. Une fois, j'eus des problèmes lorsque je demandai quatre livres à la fois, comme plus de trois était contre les principes de la bibliothèque. Si c'était aussi contre les principes de la science, on n'y pensait pas. Cette bibliothèque, qui comptait plus de deux millions de volumes et qui était la fierté des Français, n'était pourtant que médiocrement fournie d'ouvrages linguistiques étrangers. Elle n'était ouverte que de 10 h à 16 h, ou jusqu'au crépuscule du soir en hiver, ce qui est un horaire peu convenable pour nous autres Nordiques, qui ont besoin de nous nourrir dans l'après-midi. [...] à cause des nombreuses formalités et restrictions, je n'aimais pas y travailler. J'avais entamé une investigation sur les vestiges du dialecte francique afin de trouver des rapports possibles avec la langue des diplômes latins de l'époque francique et avec l'ancien français dans sa forme la plus ancienne connue. Mais je n'eus pas le temps de mener à son terme cette investigation difficile (Storm 1871, 13-14)¹⁴.

Or, grâce au professeur Unger, à Oslo, qui l'a recommandé auprès du directeur du département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, Johan Storm put voir, et même consulter, plusieurs manuscrits des plus remarquables, dont celui, très célèbre, des *Serments de Strasbourg* de 842, premier document rédigé en ancien français. Il aurait bien voulu y rester pour travailler, mais le temps dont il disposait ne lui suffit pas.

En effet, il lui importait de faire tant de choses variées à la fois, et surtout de ne pas se borner à l'étude de l'ancien français, mais également de se perfectionner en français moderne. Son but était de savoir s'exprimer avec facilité et habileté, avec une bonne prononciation. À cet égard, il se dit heureux d'être enseigné, comme d'autres Scandinaves avant lui, par une certaine Mlle Guemain, envers qui il se déclare reconnaissant.

Gaston Paris encore

En récapitulant son séjour de sept mois dans la capitale française, il insiste encore sur l'importance qu'avait pour lui Gaston Paris. Ses conférences récompensèrent tout à fait, dit-il, le profit qu'il aurait aussi, sans doute, tiré d'un séjour en Allemagne. Selon lui, « Gaston Paris a fait progresser la philologie française, ayant, de plusieurs façons, corrigé Diez et Littré » (Storm 1871, 20-21). Et si les meilleures contributions allemandes en philologie romane pouvaient également être lues en Norvège, le français moderne devait être étudié et pratiqué sur le terrain, en communication avec des personnes l'ayant comme langue maternelle.

Je devine que Johan Storm n'y fut pas pour rien lorsque Gaston Paris fut invité par l'Université de Christiania à assister à une fête, en 1877, en l'honneur du philosophe Marcus Jacob Monrad. Lors de sa visite, le quotidien *Morgenbladet* du 16 septembre publia, en traduction norvégienne, son article élogieux sur les contes populaires d'Asbjørnsen et Moe, article précédemment paru dans la revue française *Mélusine*, consacrée aux études folkloristiques.

Johan Storm sur la tragédie classique

Dans la mesure où ses économies le lui permettaient, Storm fréquentait aussi le théâtre, et notamment le Théâtre-Français, correspondant à la Comédie-Française, où il se plaisait à entendre ce que tout le monde tenait pour la plus belle expression de la langue française. (p. 15). Son commentaire à ce propos mérite d'être cité :

Au fond, ce n'est qu'ici que le français est parlé d'une manière absolument pure. En tout cas, c'est là l'opinion commune. À vrai dire, cela signifie que la norme établie est artificielle et en règle générale jamais atteinte dans la vie réelle. Même dans la meilleure société, dans la société la plus cultivée, l'usage est vacillant ou s'écarte de la norme instaurée au Théâtre-Français. Très peu de personnes s'expriment en accord avec ce modèle, et seuls y réussissent des Parisiens ; les autres disent que pour eux, il serait trop affecté de parler cette langue idéale, et à vrai dire impossible (Storm 1871, 15)¹⁵.

Et Storm d'ajouter son idée fondamentale à ce sujet : « La vraie norme, la norme naturelle de la langue orale, est toujours l'usage qui en est fait dans la bonne société ».

C'est en partie cette idée qui lui fait déprécier la tragédie française. Il pense du reste que sa réticence à son égard correspond au goût des Scandinaves en général. D'ailleurs, il lui semble que les Français, par leur nature, ne sont pas portés au tragique. En tout cas, à cause de sa langue artificielle, avec un grand nombre d'expressions toutes faites, la tragédie française lui paraît plus pompeuse et monotone que tragique, puisqu'elle fait tout pour éviter la langue courante et la vie telle que le public la connaît réellement. Storm s'étonne que les Français ne se lassent pas d'entendre incessamment des expressions figées, comme *hymen* pour le mariage et *feux* ou *flamme* pour l'amour. À ses yeux, la tragédie classique appartient trop clairement à l'époque de Louis XIV, avec ses règles poétiques très différentes de celles des temps modernes. Ainsi, la poétique classique bannissait un tas de mots et de locutions devenus tout à fait courants au XIXe siècle, non seulement dans la langue parlée mais encore en poésie. Storm rappelle que l'ancienne poésie excluait des expressions telles que *c'est pourquoi*, *pourvu que*, *afin que*, *puisque*, *d'ailleurs*, *or*, *car*, et surtout de nombreux termes désignant des choses ordinaires ou des animaux. Un exemple frappant en est le mot *porc* rendu dans la poésie du XVIIe siècle par « l'animal qui se nourrit de glands » (Storm 1871, 16).

Le jugement de Johan Storm à l'égard de la tragédie est, du moins dans un premier temps, implacable :

Le mauvais effet de la tragédie française est, dans une large mesure, dû à son style anachronique ; mais il est également dû à la nature de sa pensée et de son contenu. C'est précisément parce que la tragédie, craignant les détails de la vie ordinaire, ne s'en tient qu'au plus universel qu'elle devient triviale, et que ses caractères ne deviennent pas caractéristiques. Tout y est si digne, si noble, si raffiné et si classique que le spectateur reste froid (Storm 1871, 16-17)¹⁶.

Mais une fois encore, Storm fait preuve d'une certaine ambivalence, en admettant que dans le fond, la tragédie est aussi dotée d'une beauté particulière, bien que « pour percevoir

entièrement ce genre de beauté, il [faillit sans doute] être Français ; car pour les Français, la belle forme harmonieuse l'emporte sur toute autre chose » (Storm 1871, 17).

À son appui, il invoque Taine, qui, dans son *Histoire de la littérature française* (1863), compare, à leur désavantage, les auteurs tragiques français avec Shakespeare, célébré pour sa représentation de la vie humaine telle qu'elle est réellement, avec son mélange de côtés bas et de côtés élevés. Shakespeare s'est libéré, dit Taine, des contraintes de la raison et de la morale : il prend la nature humaine pour ce qu'elle est, trouvant beaux même la bassesse, l'excès et la folie, et s'intéressant à l'être humain en tant que sujet littéraire passionnant même assis à table, couché au lit, ivre, insensé ou malade. Rien de tel dans la tragédie française, qui, d'après Taine et Storm, est pleine de faux pathos (Storm 1871, 18).

Ambivalence et application – et la vie quotidienne

En quittant Paris, c'est encore sa dette envers Gaston Paris qu'évoque Johan Storm. Il acclame aussi quelques autres personnalités du monde académique, tels Édouard Laboulaye, professeur de législation comparée au Collège de France, et Philarète Chasle, également professeur au Collège de France, titulaire de deux chaires liées, l'une de langues et littératures d'origine germanique, l'autre de littératures étrangères de l'Europe moderne. Storm qualifie de spirituelles les conférences de ces deux érudits (Storm 1871, 18-19).

Or, aussi intellectuel qu'il fût, il apprécie aussi la vie quotidienne qui fut la sienne à dans la capitale française, avec ses rencontres et expériences humaines. Dans l'Hôtel catholique, où il habita avec une quarantaine d'étudiants et de jeunes universitaires, il se fit plusieurs amis qui lui étaient à la fois sympathiques et utiles. Et de nouveau, il compare les Français et les Allemands en faveur des premiers. Ainsi, les rapports qu'il développa avec certains des résidents de son Hôtel furent aussi bons, dit-il, qu'entre des amis connus depuis l'enfance. Il est persuadé que cela n'aurait pas été possible en Allemagne. Et il ajoute :

Plusieurs Norvégiens trouvaient que les Français n'aimaient pas se lier avec des étrangers. La raison doit en être qu'ils étaient eux-mêmes rigides. Je rencontrais partout de la chaleur spontanée et de la bonne volonté. Il n'y a pas dans le monde entier des gens plus agréables à fréquenter que les Français (Storm 1871, 20)¹⁷.

Mais malgré cet éloge, Storm n'abandonne pas toute distance critique et modère un peu son enthousiasme :

En compagnie des Français, il y avait encore une chose qui me frappait : leur exclusivité, leur adoration de ce qui était français, et leur ignorance, mêlée de mépris, de ce qui venait de pays étrangers. C'est cette partialité qui est désignée par le mot *chauvinisme* (Storm 1871, 20)¹⁸.

L'ambivalence demeure donc chez Storm jusqu'au bout.

Par ailleurs, il est pleinement conscient qu'il ne connaît qu'une partie exclusive de la population française qu'il lui est facile de critiquer tout en l'aimant et admirant, puisqu'il s'agit d'étudiants et de chercheurs aussi studieux que lui-même. Son attitude devant les fainéants privilégiés, en revanche, n'est que réprobatrice et dédaigneuse :

Il y a une grande classe nombreuse qui ne fait absolument rien, qui se lève à midi pour passer le reste de la journée dans les cafés et à la *Closerie des Lilas*, en compagnie d'*étudiantes*. Ces étudiants qui n'étudient pas (je parle de jeunes hommes) sont généralement des êtres blasés et malheureux aspirant toujours à des distractions qui ne cessent de leur échapper, et consommant leur force de vie pour des plaisirs éphémères. C'est un grand malheur pour un peuple que d'avoir un caractère passionnel, en tout cas selon notre avis nordique (Storm 1871, 6)¹⁹.

Ce qui occupe le plus Johan Storm, ce sont, cependant, ses propres études et recherches. Pendant les grandes vacances de 1869, qui marquent la fin de son séjour en France, il s'intéresse surtout à des questions phonétiques soulevées par la langue courante comme par le dialecte néo-provençal de Marseille, auquel il est confronté lors d'une brève visite chez un parent. Par ailleurs, il a déjà commencé à se préparer linguistiquement pour ses séjours successifs en Italie et en Espagne.

L'essence du français selon Johan Storm

La conception qu'a Storm de la langue française, conception idéalisante s'il en fut, est particulièrement intéressante :

Il me semble que la langue française est la forme de pensée la plus parfaite qu'aient créée les peuples romans. [...] [Elle] parvient à habiller d'une forme claire et spécifique les nuances les plus fines de la pensée. La plus grande joie et la douleur la plus profonde, la passion la plus folle et la réflexion la plus pondérée, l'hilarité la plus cordiale [...], la spiritualité la plus subtile et la plus ludique, jusqu'à l'ironie la plus mordante – tout cela y apparaît dans une forme

plastique, aux contours distincts, typiques des pays méridionaux, et en même temps avec une délicatesse particulière propre à ce peuple situé à mi-chemin entre le Nord et le Sud. Dans aucune langue, une suggestion ou une allusion ne peuvent être plus astucieuses, et néanmoins compréhensibles pour les initiés [...].

De l'autre côté, le français est une des langues les plus exclusives du monde. Cette langue ne convient qu'à la manière française de penser, et à aucune autre. Elle est inapte à rendre les pensées d'autres nations sur leur propre ton ; [...]. Mais cela est précisément dû au fait que la langue française est un reflet fidèle de l'esprit français.

Bien qu'étant si particulier, cet esprit français n'en a pas moins prouvé sa capacité de conquérir une grande partie du monde cultivé, [sa] clarté et sa délicatesse l'[ayant] rendu [si] attirant [...]. Les Allemands ont été incomparablement plus profonds que les Français, et les Anglais plus originaux, mais les idées françaises se sont révélées tout autrement universelles. Le propre de l'esprit français réside davantage dans sa forme d'expression que dans son contenu. La pensée française n'est pas si profonde, ni si originale, mais entend s'exprimer d'une façon particulière, claire et agréable qui gagne accès partout. [...]

Tandis que des idées françaises pénètrent dans d'autres pays, la France elle-même n'adopte, cependant, que très peu, ou rien du tout, venant de l'étranger. En ceci apparaît l'exclusivité de l'esprit français. Ce qui est étranger ne l'attire pas. [...]

Ce que j'ai fait observer plus haut sur la prérogative de la langue française concerne essentiellement la prose, qui est la vraie expression de la pensée dans sa forme naturelle. Peut-être aucune langue depuis le grec ancien n'a-t-elle obtenu une forme prosaïque aussi harmonieuse et souple (Storm 1871, 123-126)²⁰.

Certes, on reconnaît dans cette citation des lieux communs connus depuis les deux volumes de François Charpentier *De l'Excellence de la langue française* (1683) et le discours d'Antoine de Rivarol *De l'Universalité de la langue française* (1784), discours au demeurant couronné par l'Académie de Berlin. Mais comme toujours, Johan Storm nuance son éloge des Français, de leur mentalité et de leur langue, puisque son orientation européenne plus large et son vaste savoir l'éloignent de toute tendance chauvine. Néanmoins, il ne cache jamais son enthousiasme pour ce peuple qu'il se permet aussi de critiquer.

Le pédagogue

En louant Johan Storm comme le plus grand philologue de son époque, l'historien célèbre de la littérature norvégienne Francis Bull a écrit à son propos qu'il s'intéressait peu à l'histoire des langues et des cultures, alors qu'il fut un pionnier en phonétique et dans les recherches sur langue parlée. Bull applaudit aussi ses idées sur l'enseignement des langues vivantes, privilégiant la lecture et la conversation au détriment de la grammaire, des exercices de style

et de la traduction (Bull 1938, 240). Ma dernière citation montre toutefois que Storm avait au fond une conception plutôt philosophique de la langue, qu'il considérait comme profondément liée au caractère spécifique de chaque peuple.

Par ailleurs, l'image de Storm comme un grand pédagogue est minée par un de ses étudiants, Carl Joachim Hambro, futur président du parlement norvégien (de 1935 à 1945), qui, dans ses mémoires, écrit à son sujet :

[En 1903], ses cours de français ne consistaient qu'en de longues énumérations concernant les prépositions *à* et *de* – avec des centaines et des centaines d'exemples de verbes demandant *à* et de verbes demandant *de*. Il y avait quelque chose de touchant, mais presque effrayant, à le voir trimbalant ses nombreux carnets contenant ses collections précieuses (Hambro 1950, 127)²¹.

Storm donna aussi des cours de littérature, qui consistaient surtout en ce que ses étudiants lisaient à haute voix l'œuvre étudiée. À propos de ses cours sur *Hamlet*, puisqu'il était également professeur d'anglais, Hambro dit que la lecture trébuchante de « ses élèves » était pénible, et que Storm censurait même des répliques dans le chef-d'œuvre de Shakespeare qu'il trouvait immorales devant les jeunes femmes dans la salle (Hambro 1950, 127-128).

Il serait faux, cependant, de laisser comme définitive cette impression, légèrement ironique, suggérée par C. J. Hambro. Car c'est un fait qu'il a substantiellement contribué au changement de l'enseignement des langues vivantes à l'Université comme au lycée, à la fois par sa propre activité pédagogique et par ses publications, notamment ses deux tomes consacrés au français oral (Storm 1887 ; Storm 1897).

À mes yeux, il est, plus généralement, l'incarnation du bon philologue, à qui il est étranger d'isoler la langue et les études linguistiques du contexte historique et culturel. En ce sens, il est aussi un vrai philologue dans le petit livre qui nous occupe ici.

C'est également un fait qu'il fut le premier vrai romaniste de Norvège, étant un chercheur d'un tout autre niveau que ses prédécesseurs et servant, dans une large mesure, de modèle à ses deux premiers successeurs, Eilert Løseth et Peter Rokseth.

Norvégien avant tout

Johan Storm fut également un angliciste de renom international, outre qu'il donna des contributions décisives à l'étude de la phonétique norvégienne. Je tiens également à rappeler qu'il a publié des réflexions intéressantes au sujet d'une révision de la traduction norvégienne du Nouveau Testament (Storm 1904). Ces réflexions manifestent que son idéal était une

norvégisation lente, modérée et raisonnable de sa langue. Cet idéal était fondé sur la conviction qu'il était crucial pour la Norvège de demeurer une nation de haute culture²². D'orientation européenne, Storm craignait l'isolement culturel plus que toute autre chose.

Notes

¹ Storm fut nommé « professor i romansk og engelsk filologi ».

² Pour un aperçu systématique sur la vie et l'œuvre de Johan Storm, voir Linn 2003 et Linn 2004.

³ C'est moi qui traduis le titre, ainsi que toutes les citations qui vont suivre. P.B.

⁴ Mes sources concernant les professeurs nommés par la suite sont principalement: [https://no.wikipedia.org: Liste over professorer ved Universitetet i Oslo](https://no.wikipedia.org/Liste_over_professorer_ved_Universitetet_i_Oslo) ; *Norsk Biografisk Leksikon* (nbl, version électronique) ; *Store Norske Leksikon* (snl, version électronique) ; Wikipedia ; oria.no.

⁵ Dans le présent article, *maître-assistant* est la traduction de « lektor » et *maître de conférences* la traduction de « dosent ».

⁶ Orry fut nommé « professor i fransk ».

⁷ Messel fut nommé « professor i engelsk, italiensk og fransk ».

⁸ Unger fut nommé « professor i germansk og romansk filologi ».

⁹ La chaire d'Unger fut, après sa retraite en 1897, restreinte à la philologie germanique. Le premier à occuper cette nouvelle chaire fut Hjalmar Falk.

¹⁰ Løseth fut nommé « professor i romansk filologi ».

¹¹ Foss fut nommé « professor i europeisk litteraturhistorie, spesielt i fransk litteratur ».

¹² Aaraas fut nommé « professor i europeisk litteraturhistorie, med særlig plikt til å forelese i fransk litteratur ».

¹³ Grundt fut nommé « professor i fransk filologi ».

¹⁴ Storm écrit en norvégien : «Man maa nu skriftlig opgive, hvilken Bog man ønsker, med fuldstændig Titel, og om flere ønskes, maa hver Bog opgives særskilt paa de dertil udlagte Blanketter; man maa tilføie Nummeret paa den Plads, man har valgt. Det varer ofte meget længe, inden man faar Bøgerne. Engang blev der gjort Vanskeligheder, fordi jeg forlangte fire Bøger paa engang; Mere end tre ad Gangen var imod Bibliothekets Principer. Om det ogsaa var imod Videnskabens, tænkte man ikke paa. Dette Bibliothek, som talte over to Millioner Bind og var Franskmandenes Stolthed, var dog ikke mere end middelmaadig forsynet med udenlandsk lingvistisk Litteratur. Bibliotheket var kun aabent fra Kl. 10 – 4 eller til det blev mørkt om Vinteren, hvilket ikke er nogen bekvem Tid for os Nordboere, der tiltrænge materiel Styrkelse ved Middagstider. [...] paa Grund af de mange Formaliteter og Indskrænkninger [kunde det] ikke tiltale mig at arbejde der. Jeg havde paabegyndt en Undersøgelse af den frankiske Dialekts Levninger for at udfinde en mulig Sammenhæng med Sprogformen i de latinske Diplomer fra den frankiske Tid og med det Oldfranske i dets ældste bekjendte Form. Men jeg fik ikke Tid til at føre denne vanskelige Undersøgelse til Ende» (Storm 1871, 13-14).

¹⁵ Storm écrit: «Egentlig tales Fransk intetsteds absolut rent uden her. Ialfald er dette den almindelige Mening. Nøiere beseet vil dette vistnok sige, at der er opstillet en kunstig Norm, som i Regelen aldrig bliver naaet i det virkelige Liv. Selv i det bedste, fineste Selskab er Brugen vaklende eller afvigende fra det, som Théâtre Français's Instruktions-skole har slaet fast som Regel. Der er meget faa, som tale efter dette Mønster, og det er kun Parisere, hvem det lykkes, de Andre sige, at de vilde anse det for affekteret at tale dette Mønstersprog, og det vilde i Virkeligheden være dem umuligt» (Storm 1871, 15).

¹⁶ Storm écrit: «Meget af den uheldige Virkning, som den franske Tragedie gjør, kommer af at Stilen er aflægs; men meget kommer ogsaa af Tankernes og Indholdets Beskaffenhed. Netop fordi Tragedien i sin Frygt for hverdagslige Detailler holder sig til det mest Almengjældende, netop derfor bliver den triviel, dens Karakterer bliver ikke karakteristiske. Alting er saa værdigt, nobelt, forfinet og klassisk, at det lader Tilskueren kold» (Storm 1871, 16-17).

¹⁷ Storm écrit: «Der var flere Nordmænd, der fandt, at Franskmandene ikke gav sig af med Fremmede. Det maa have været, fordi de selv vare stive. Jeg mødte overalt en overstrømmende Varme og en imødekommende Velvilje. Behageligere Folk at omgaaes end Franskmandene findes ikke i hele Verden» (Storm 1871, 20).

¹⁸ Storm écrit: «I Samværet med Franskmandene var der endnu én Ting, som slog mig: deres Eksklusivitet, Beundring for sit Eget, og Ubekjendtskab, blandet med Ringeagt for det Fremmede. Det er denne Ensidighed, der betegnes med Ordet *Chauvinisme*» (Storm 1871, 20).

¹⁹ Storm écrit: «[...] der er en stor og talrig Klasse, som aldeles *Intet* bestiller, som staar op ved Middagstider og tilbringer resten af Dagen paa Kaféer og *Closerie des Lilas*, sammen med *les Étudiantes*. Disse ikke-studerende Studenter (jeg taler om de maskuline) er i Almindelighed blaserede, ulykkelige Væsener, som altid hige efter den Fornøielse, der altid undflyr dem, og som fortære sin egen Livskraft for en kortvarig Lyst. Det er en stor Ulykke for et Folk at have en Lidenskabelig Karakter, ialfald efter vor nordiske Opfatning» (Storm 1871, 6).

²⁰ Storm écrit: «[Det] forekommer [...] mig, at det franske Sprog er den mest fuldendte Tankeform, som de romanske Folk have frembragt. [...] Sproget formaar [...] at iklæde de fineste Tankeafskygninger en klar og bestemt Form. Den høieste Glæde og den dybeste Smerte, den vildeste Lidenskab og den roligste Betragtning, den hjerteligste Munterhed [...], det fineste, mest spillende Vid indtil den blodigste, mest skjærende Ironi – Alt træder her frem i en plastisk Form, med sydlandsk skarpe Konturer, og dog med en særegen Delikatesse, som er egen for dette Folk, som staar midt imellem Norden og Syden. I intet Sprog kan en Antydning, en Hentydning gjøres finere og dog forstaaelig for de Indviede [...].

Paa den anden Side er Fransk et af de mest eksklusive Sprog i Verden. Sproget passer kun for den franske Tankegang, ikke for nogen anden. Det er ikke vel egnet til at gjengive andre Nationers Tankefrembringelser i deres eiendommelige Tone; [...]. Men dette kommer netop af, at det franske Sprog er en saa tro Afspejling af den franske Aand.

Skjønt denne franske Aand er saa eiendommelig, har den dog vist sig istand til at erobre en stor Del af den kultiverede Verden. Dens Klarhed og Delikatesse har gjort den tiltalende [...]. Tyskerne have været ulige grundigere end Fransk mændene, og Engelskmændene have været originalere, men de franske Ideer have vist sig ganske anderledes almenyldige. Det Eiendommelige i den franske Aand ligger mere i dens Ytringsmaade end i dens Indhold. Den franske Tanke gaar ikke saa dybt, er ikke saa original, men forstår at udtrykke sig paa en særegen klar og tiltalende Maade, der vinder Indgang overalt. [...] medens franske Ideer trænge igjennem udenfor Frankrig, optager Frankrig Lidet eller Intet fra Udlandet. Her viser sig den franske Aands eksklusivitet. Det Fremmede tiltaler den ikke. [...].

Hvad jeg ovenfor har bemærket om det franske Sprogs Fortrin, gjælder væsentlig Prosaen, som er det egentlige Udtryk for Tanken i sin naturlige Form. Maaske har intet Sprog opnaaet en saa harmonisk og smidig prosaisk Form siden det gamle græske Sprog» (Storm 1871, 123-126).

²¹ Hambro écrit en norvégien : «I [1903] bestod hans forelesninger i fransk alene av lange opprømsinger om præpisisjonene *à* og *de* – med hundreder på hundreder av eksempler på verber som tok *à* eller *de*. Det var noget rørende, men nesten uhyggelig i å se ham komme slæpende med de mange forelesningshefter som rummet hans dyrebare samlinger» (Hambro 1950, 127).

²² N'oublions pas qu'à son époque, Ibsen et Bjørnson jouissaient d'un grand prestige et d'une admiration considérable en France (voir Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française* [1895], 5e éd. revue et corrigée, Paris, Hachette, 1898, p. 1088, et Gustave Kahn, « L'Ibsenisme », *La Revue parisienne*, 10 février 1894, « Les poésies d'Ibsen », *La Nouvelle Revue*, 15 juillet 1895, et « Quelques notes sur Bjørnstjerne Bjørnson », *La Revue blanche*, 1er janvier 1901).

Bibliographie

- Blücher, K. 1971. *Studio sulle forme ho cantato – cantai – cantavo – stavo cantando: struttura, funzione et uso nel sistema verbale dell'italiano moderno: Note*. Bergen – Oslo – Tromsø: Universitetsforlaget.
- Bull, F. 1937. *Norsk litteraturhistorie, IV: Fra februarrevolutionen til verdenskrigen*. Oslo: Aschehoug.
- Flydal, L. 1943. *Aller et venir de suivis de l'infinifitif comme expressions temporelles*. Oslo: Jacob Dybwad.
- Flydal, L. 1952. « Remarques sur certains rapports entre le style et l'état de langue », *Norsk tidsskrift for sprogvidenskap*, 16. Oslo: Aschehoug.
- Flydal, L. 1989. *Språket – struktur og samfunn, I-II*, sous la direction d'Arne Halvorsen et Geir Wiggen. Oslo: Novus.
- Foss, K. 1928. « Abbed Dangeau », *Edda*, 2, vol. XXVIII. Oslo: Aschehoug.
- Foss, K. 1935. « Jean de la Bruyère », *Edda*, 3, vol. XXXV. Oslo: Aschehoug.
- Grundt, L. O. 1972. *Études sur l'adjectif invarié en français*. Bergen–Oslo–Trondheim: Universitetsforlaget.

- Grundt, L. O. 1991. *Stor norsk-fransk ordbok*. Oslo: Universitetsforlaget.
- Hambro, C. J. 1950. *De første studenterår. Ungdomserindringer*. Oslo: Gyldendal.
- Henrichsen, A.-J. 1953. *Les Phrases hypothétiques en ancien occitan. Étude syntaxique*. Bergen: John Griegs forlag.
- Jespersen, O. 1924. *The Philosophy of Grammar*. London/New York: Allen & Unwin/Henry Holt.
- Linn, A. R. 2003. «Johan Storm – målmennenes og fornorskningmennenes argeste motstander», dans Helge Omdal et Rune Røstad (dir.), *Krefter og motkrefter i språknormeringa*. Kristiansand: Høyskoleforlaget, 2003.
- Linn, A. R. 2004. *Johan Storm, dhi gretest praktikal liNgwist in dhi werld*. Hoboken, New Jersey: John Wiley & Sons. Ltd.
- Løseth, E. 1888. *Tristanromanens gammelfranske prosahaandskrifter i Pariser-nationalbibliotheket*. Christiania: Cammermeyer.
- Løseth, E. 1890. *Le Roman en prose de Tristan ; Le Roman de Palamède, et la compilation de Rusticien de Pise : analyse critique d'après les manuscrits de Paris*. Paris: E. Boullion.
- Mykle, A. 1957. *Sangen om den røde rubin*. Oslo: Gyldendal.
- Nordahl, H. 1969. *Les Systèmes du subjonctif corrélatif : étude sur l'emploi des modes dans la subordonnée complétive en français moderne*. Bergen – Oslo: Universitetsforlaget.
- Rokseth, P. 1923. « Terminologie de la culture des céréales à Majorque », dans *Biblioteca filològica de l'Institut de la llengua catalana*, XV. Barcelona: Institut d'estudis catalans.
- Rokseth, P. 1928. *Den franske tragedie, 1: Den franske tragedieform: Corneille*. Oslo: Aschehoug.
- Rokseth, P. 1953. *Efterlatte skrifter*, sous la direction de Gunnar Høst, Else Høst, Daniel Haakonsen og Stein Rokkan. Oslo: Aschehoug.
- Rokseth, P. 1992. *Filologens kall. Essays og studier*, sous la direction d'Asbjørn Aarnes. Oslo: Grøndahl Dreyer.
- Storm, J. 1871. *De romanske Sprog og Folk. Skildringer fra en Studiereise med offentlig Stipendium*. Christiania: Cammermeyer.
- Storm, J. 1874 a. «Om Tonefaldet (Tonelaget) i de skandinaviske Sprog». Christiania: Forhandlinger i Videnskabs-Selskabet i Christiania.
- Storm, J. 1874 b. «*Remarques sur les voyelles atones du latin, des dialectes italiques et de l'italien*», *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, II. Paris: Champion.
- Storm, J. 1879. *Engelsk Filologi, I: Anvisning til et videnskabeligt Studium af det engelske Sprog: for Studerende, Lærere og Viderekomne: Det levende Sprog*. Christiania: Cammermeyer
- Storm, J. 1892. *Englische Philologie, I: Anleitung zum wissenschaftlichen Studium der englischen Sprache: vom Verfasser für das deutsche Publikum bearbeitet: Die lebende Sprache. Phonetik und Aussprache*, 2e éd. allemande. Leipzig: Reisland.
- Storm, J. 1884. «Norsk Lydskrift med Omrids af Fonetiken», dans la revue *Norvegia*. Christiania: Grøndahl (rééd. 1964, sous la direction d'Oddvar Nes: *Storms norske lydskriftsystem*. Bergen: Fonetisk institutt, Universitetet i Bergen).
- Storm, J. 1887. *Franske Taleøvelser. En systematisk Fremstilling af det franske Talesprog gennem Samtaler af det daglige Liv, ordnede efter Grammatiken. Mellemtin*. Copenhague: Gyldendal.
- Storm, J. 1896. *Norsk Sprog. Kraakemaal og Landsmaal*. Copenhague : Gyldendal.
- Storm, J. 1897. *Franske Taleøvelser. Høiere Trin*. Copenhague: Gyldendal.
- Storm, J. 1898. *Ibsen og det norske Sprog*. Bergen: John Grieg.
- Storm, J. 1904. *Bibelsproget*. Christiania: Det norske bibelskab.
- Storm, J. 1911. *Større fransk Syntax, I: Artiklerne*. Christiania et Copenhague: Gyldendalske Boghandel. Nordisk Forlag.

- Storm, J. 1914. *Større fransk Syntax, II: Præpositioner*. Christiania et Copenhague: Gyldendalske Boghandel. Nordisk Forlag.
- Storm, J. *Større fransk Syntax, III: Substantiver, Adjektiver og Verber*. Christiania et Copenhague: Gyldendalske Boghandel. Nordisk Forlag.
- Tømmerbakke, B. 1994. «Ennu er ikke alle seniløkonomer døde ...», *Sosialøkonomen*, 4.
- Vogt, H. 1936. *Esquisse d'une grammaire du géorgien moderne*, dans *Norsk tidsskrift for sprogvidenskap*, t. 9 et 10 (rééd. 1971, *Grammaire de la langue géorgienne*, Oslo: Universitetsforlaget).
- Aarnes, A. 1957. *Dikningen hos Gérard de Nerval: hans estetikk og poesi*. Oslo: Tanum.
- Aaraas, H. T. 1959. *Georges Bernanos. Bind 1: 1888–1935*. Oslo : Gyldendal.